

LE LIVRE DE POCHE
UNE BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE



Cahiers
robinson
n° 36 - 2014

Les Cahiers Robinson n° 36, 2014 avec, au sommaire, "Livre de poche" de Pierre Bergounioux.

Pierre BERGOUNIOUX

Revue

C'est après, comme toujours, quand il n'est plus temps, qu'on découvre la physionomie des successifs moments dont sont faites nos vies, l'enfance et l'adolescence, l'entrée dans l'âge mûr, les premiers indices, déjà, du vieillissement. Rien de nouveau sous le soleil. Eh bien si, justement !

La génération à laquelle j'appartiens aura parcouru, comme toutes, les étapes qui mènent du berceau à la tombe. Mais les profonds bouleversements qui ont accompagné son passage leur auront imprimé un caractère inédit. Non seulement les précédents ne valaient plus mais c'était se perdre que de s'y référer. Nos années d'apprentissage ont coïncidé avec un tournant de la civilisation. Il a fallu tout reconsidérer quand à peine on commençait, agir, penser autrement et rien n'est moins surprenant que nous ayons recouru, pour ce faire, aux revues qui se multipliaient, comme à point nommé, au même moment.

L'aventure a débuté sous de sombres auspices. Sans doute le pire s'éloignait-il. La guerre est finie, la seconde ou celle de trente ans – la formule est-elle de De Gaulle ? – qui a débuté en août 1914 pour s'achever, le 8 mai 1945, dans les décombres fumants de Berlin. La pire chose qu'on ait jamais vue sur la terre, le monstre dont l'Allemagne avait accouché, a été refoulé dans son antre, exterminé. Restent la souffrance et le deuil, avec les destructions, le rationnement, la parcimonie à quoi s'ajoutent, en France, du moins, l'instabilité chronique de la Quatrième République, les guerres honteuses, inutiles, ruineuses qu'elle mène en

Indochine, en Algérie quand il est manifeste que l'ère coloniale est révolue. Un mot d'un écrivain allemand contemporain, Peter Kurzeck, récemment disparu : « les miteuses années cinquante ».

L'ombre du temps d'avant pèse sur nos éveils, les contamine. Tout est gris, encore, pauvre, contraint, fatigué, décati, le décor matériel auquel, pour cause de guerre, de défaite, d'occupation, de restrictions, on n'a plus donné un coup de peinture depuis quinze ou vingt ans, l'enseignement désuet, fastidieux qu'on s'obstine à nous dispenser – mais on nous dispense un enseignement – dans des classes surchargées aux murs gris, nous-même en blouse grise et tout ce qui se fait, se dit, s'écrit – qui donc, alors, lit Beckett, qui le crie ? – pareillement insipide, déprimant. Un ciel couvert s'étend sur la plupart de mes souvenirs d'enfance quand le soleil brillait alors ni plus ni moins qu'aujourd'hui et qu'ils se situent, de surcroît, très au sud de la Loire.

On nous tait ce qui se passe au loin mais ce qui est en train de se produire à notre porte ne nous échappe pas moins parce qu'on est peu ou mal informé. La radio est contrôlée par le pouvoir. La télévision n'est pas encore arrivée. On ne bouge pour ainsi dire pas. Nous habitons une région rurale pauvre. C'est au loin que s'accomplit le grand effort de reconstruction et de modernisation des installations industrielles, ferroviaires, portuaires, minières. Il y a peu de voitures, encore, et elles arborent toujours les formes ampoulées, la livrée funèbre et les chromes tapageurs d'avant-guerre. Je me rappelle avoir joué à la balle dans la rue et j'habitais le centre-ville d'une sous-préfecture.

La campagne avoisinante conserve, apparemment, son visage séculaire. Tous les mardis et samedis, des hommes en sarrau bleu, au teint coloré, au parler sonore, incompréhensible, déjà – l'occitan – poussent du bétail, des porcs indociles et stridents par les rues commerçantes jusqu'au champ de foire, devant la poste principale, qu'ils laisseront jonché de bouses de vache et de paille. Lorsque, en 1970, il est goudronné, historié de marquages blancs, converti en parking, les bêtes et les éleveurs repoussés à l'écart, la « révolution silencieuse » est accomplie et je n'y ai vu que du feu. Je ne comprendrai pas non plus que ce qui m'arrive à ce moment précis, et à une bonne partie des gens de mon âge, l'exil, la commotion, la révélation, en sont la conséquence.

Ce qui s'est passé alors, Karl Polanyi l'a magistralement décrit dès 1944 dans son livre *La grande Transformation*. Mais on l'aurait cherché en vain dans les parages et, d'ailleurs, il n'a été traduit en français qu'en 1983. La petite paysanne-

rie autarcique qui formait le corps de la population et le collectif de travail depuis deux millénaires a disparu en l'espace de trois décennies. Le pays s'est modernisé, urbanisé, converti à l'activité pour l'échange, en vue du profit. Après la dislocation des empires coloniaux, il a fallu affronter la concurrence internationale, donc accroître la productivité, donc élever la qualification des producteurs. Quelques chiffres : en 1914, 1% de la population possède le baccalauréat et l'on compte dix mille étudiants ; en 2014, 80% et plus de deux millions. Ils résument notre aventure.

Premiers, pour la plupart d'entre nous, de nos lignées, nous allons poursuivre des études quand le Certificat d'Études Primaires constituait, depuis les décrets Jules Ferry de 1880, le terme de la scolarité. Concrètement, nous quittons notre canton dont les limites coïncidaient, depuis la nuit des âges, avec celles de l'univers, découvrons avec stupéfaction, douleur, joie, les trois, que nos manières de penser, d'agir, de sentir – notre être même – sont essentiellement inappropriés au monde lointain, urbain où nous nous sommes transportés. C'aurait pu être l'inverse, nos procédés, nos vues, notre accent chantonnant, ingénu qui fixent la norme, donnent le ton. Mais il a suffi d'un instant pour prendre la mesure de la disgrâce dont nous étions frappés du simple fait d'avoir vu le jour dans les départements de la périphérie. Ce qu'on était, avait, faisait, était entaché d'insuffisance, plaisant, à l'occasion, tandis que le langage assorti à l'univers second auquel nous accédions nous était, quant à lui, étranger.

Le mal aurait peut-être été moindre à quelque temps de là, lorsque les deux mondes qui avaient longtemps coexisté sans véritable interférence, la ville et la campagne, n'avaient pas été atteints, ni l'un ni l'autre, par les grands changements de l'époque, celle-ci vidée de sa substance, de sa population par la réorientation de l'économie, la modernisation, celle-là en subissant le contrecoup, urbanisation massive, développement des services, 20 % de bacheliers, 600 000 étudiants, déjà, dès 1966, qui annoncent, du moins rétrospectivement, Mai 68.

La crise affecte le système universitaire, qui s'était perpétué à l'identique, en vase clos, à l'écart, comme le ménage paysan auto-subsistant, aux antipodes.

Un deuxième constat s'impose, après avoir découvert que nous avons à nous défaire de ce qu'on nous a faits, pour commencer. C'est que les usages, le langage que nous sommes censés contracter ne sont pas autrement assurés et qu'il nous appartient de trouver, seuls, notre chemin dans une conjoncture inédite et suprêmement incertaine.

Peut-être faut-il avoir partagé les travaux et les jours des habitants d'une province écartée pour percevoir l'irréalité de ce qui se dit, dans les enclaves universitaires dont nous franchissons, intimidés, le seuil. Si, de notre côté, nous ignorions tout des occupations de la corporation réduite, hautaine des professeurs de l'enseignement supérieur, la réciproque jouait, et d'autant plus qu'elle revêtait, de leur côté, un caractère délibéré. Ils ne s'inquiétaient pas de savoir si les choses dont ils parlaient, le langage qu'ils pratiquaient, avaient quelque rapport avec ce qui existait, se passait, de l'autre côté des murs de l'université et cette ignorance ne pouvait pas ne pas affecter en retour, en partie ou en totalité, les études auxquelles ils s'adonnaient, la science dont ils se prévalaient.

Je persiste, un demi-siècle plus tard. Un discours qui ne prend pas son destinataire en compte, quel qu'il soit et d'autant plus qu'il ne répond pas à son orientation habituelle, ce discours attente à sa raison d'être et à sa propre fin, qui sont d'enrichir, d'affranchir ceux auxquels il s'adresse. Son auteur doit s'aviser que le contexte a changé, avoir égard aux propriétés inédites de l'auditoire, porter à l'attention des intéressés ce qui s'oppose à ce qu'ils entendent ce qu'on leur dit, de sorte que, faisant retour sur eux-mêmes et découvrant quels ils sont – étaient –, ils adoptent l'attitude requise et reçoivent un message qui, de prime abord, ne les concernait pas. Il s'adressait à des « héritiers », pour reprendre le titre d'une étude célèbre publiée, en 1964, par un jeune sociologue issu de la petite paysannerie du Béarn.

Le fade langage d'institution qui tombait des chaires aurait pu, aurait dû, à la faveur de sa rencontre avec l'humanité nouvelle, avide, innocente que nous composions, revenir à son propre principe, inclure, dans sa teneur et sa formalité, l'existence, l'expérience d'un public excommunié depuis toujours des enseignements secondaire et supérieur, privé d'écho, de reflet dans l'ordre second, hautement élaboré, rare, de la culture lettrée. Ce ne fut pas le cas et nous sommes quelques-uns à nous rappeler les propos délirants, les gestes fous – mordre un étudiant – de tels professeurs de la vieille Sorbonne dépassés par les événements quand l'universalité de l'université – le nom le dit – commençait à prendre effectivement corps avec l'afflux de nouveaux arrivants. Je vois encore trépigner, hystériquement, le petit gros homme qui siège, face à moi, au jury de l'agrégation, l'entends toujours m'intimer l'ordre de « rester simple » parce que j'ai eu le malheur, commis le crime de prononcer le mot de signifiant ou de signifié quand, pourtant, leur inventeur, un linguiste genevois, est mort soixante ans plus tôt et que leur usage conditionne

toute avancée dans les sciences de l'homme et du langage. J'apprendrai, plus tard, que la contribution en la matière de mon censeur, qui aborde alors la soixantaine, se ramène à une édition commentée de *L'Illusion comique* ou de *La Place royale* de Corneille dans une petite collection de classiques à l'usage des collèges et lycées et un condisciple, plus perspicace ou circonspect, me dira que, croyant donner des gages de bonne volonté à mes examinateurs, je les tuais. « On perd lentement sa naïveté », dit quelque part Gaston Bachelard.

C'était se perdre que de conserver ce qu'on tenait de nos origines lointaines mais ce l'était aussi d'écouter, de croire ceux qui étaient censés nous aider à avancer, à devenir. Je n'aurai jamais eu de professeur digne de ce nom, c'est-à-dire dont je puisse prendre les propos pour bons, adéquats à ce dont il retournait et dont on a confusément, à vingt ans, l'intuition. Je maudissais, je me souviens, l'infirmité de mon esprit, son incapacité à atteindre l'idée claire et distincte. Mais j'éprouvais aussi une sourde animosité à l'égard de ces hommes qui avaient deux et trois fois notre âge et n'étaient pas autrement avancés quand ils avaient eu ce qui nous manquait encore, alors : le temps.

Il a fallu s'inventer seuls, dont je vois la preuve dans le fait que ce sont des gars de mon âge qui m'ont livré les instructions, les recommandations dont on a besoin, à ce moment de la vie, jamais ceux qui avaient officiellement qualité et qui étaient payés pour le faire. Heureux lorsque, se sentant menacés par le changement dont nous étions porteurs du simple fait de respirer, de vivre, d'essayer, ils ne s'ingéniaient pas à vous barrer, vous détruire et, parfois, vous mordaient.

Il fallait rappeler courtement la conjoncture très singulière, dérangeante, surexcitante des années soixante du siècle dernier, avec « l'ivresse sans vin de la jeunesse », avant d'évoquer la floraison des revues qui accompagnèrent le printemps de notre âge. Tout changeait à vue, le décor, les modes vestimentaires, la bande-son que les transistors viennent d'ajouter à la vie, dedans, où ils ont remplacé les vieux postes en bois verni, à lampes et garniture de cretonne mais dehors, aussi, en voiture, dans les rues, sur les plages. La couleur infiltre la photographie, le cinéma (*À bout de souffle* est en noir et blanc mais *Pierrot le fou*, l'année suivante, en Eastmancolor), les voitures aux formes cubique, hémisphérique (4 L, Coccinelle), le mobilier, la vaisselle, les cirés que portent les jeunes filles, sur la minijupe, les idées, enfin, si l'on peut ainsi parler.

Deux d'entre elles occupent les esprits, l'une, politique, l'autre toute pure, abstraite, théorique, idéelle. C'est donc à deux enseignes que sont publiées les

revues qui prolifèrent, alors, et qu'on lit passionnément. Les premières portent le timbre du PCF. Ce sont *Les Cahiers du communisme*, *La Nouvelle Critique*, *Économie et Politique*, *L'École et la Nation*, auxquelles s'ajoutent *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, qui rassemble des intellectuels français et étrangers, soviétiques, surtout, autour de thèmes stratégiques, *Voies de la révolution bourgeoise*, *Premières sociétés de classes*, *Le deuxième servage en Europe centrale et orientale*, *Formes d'exploitation du travail*... Les forces de progrès, comme on dit, le bloc socialiste, les mouvements de libération nationale, les partis communistes dans les pays capitalistes, sont à l'offensive. La question du renversement, pacifique ou non, de la classe dominante est à l'ordre du jour et il importe d'agir les yeux ouverts pour ne pas rééditer les erreurs et les crimes qui ont enténébré l'histoire de l'URSS. Ces lectures trouvent un prolongement dans les discussions non moins passionnées qu'on a, le soir, dans des locaux enfumés, avant la répartition des tâches, distribution de tracts, collage d'affiches, garde des sites sensibles, siège du Parti, place Kossuth, bureaux de *L'Humanité*, boulevard Poissonnière, salle de la Mutualité, dans le cinquième arrondissement, pour expulser d'éventuels fauteurs de trouble.

La chose faite, on retrouve sa chambre avec des livres récemment imprimés qui sentent le papier neuf et la colle fraîche (ceux qui m'étaient accessibles, dans l'enfance, exhalaient une âcre senteur de poussière, de vétusté, de mort) et des revues. Leur saveur incroyable, leur teneur inouïe se sont dissipées, avec l'âge, le désenchantement, la retombée qui s'annonce dès le début des années 70. Il n'est plus rien arrivé qui vaille, qui compte, depuis le 30 mai 1968. Le socialisme réel a disparu de la surface de la terre que son apparition, voilà près d'un siècle, avait transfigurée et il faudra longtemps pour que la question de l'égalité réelle revienne à l'ordre du jour, si elle revient jamais. Mais au cœur battant des années soixante, une jeunesse mal réveillée de la stupeur rurale, à peine affranchie de la dépossession qui frappe la classe ouvrière depuis sa formation, un siècle et demi plus tôt, feuillette des publications aux titres provocateurs – *Hara Kiri*, auquel *Charlie Hebdo* succèdera après le décès de De Gaulle (« Bal tragique à Colombey : un mort ») –, péremptoire – *Tel Quel* –, engageant – *Promesse* –, actuel – *Change, Actuel*. Elles jettent, par contraste, une ombre poussiéreuse sur la *Revue des deux mondes*, celle de *métaphysique et de morale* et autres périodiques où s'obstinent à écrire de vieux messieurs que personne ne lit plus parce qu'ils appartiennent à un âge révolu.

Le tableau serait incomplet s'il ne comportait, à côté des publications d'avant-garde à peu près illisibles, celles qui accompagnent l'*aggiornamento* intellectuel dominé par la linguistique, *Langue française* et *Langages*, *Poétique*, *Pratiques* et, pour finir, *Actes de la recherche en sciences sociales*, lancée par Pierre Bourdieu, qui remplit à lui seul ou presque le sommaire du prodigieux numéro double, 5-6 (novembre 1975), avec « L'ontologie politique de Martin Heidegger », « La lecture de Marx : quelques remarques critiques à propos de *Lire le Capital* » et « Le langage autorisé : notes sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel ». Quarante années après, on n'en revient toujours pas.

Jamais plus nous ne lirons comme nous l'avons fait aux jours miraculeux, fous, de notre adolescence. Le monde rajeunissait, comme pour faire écho à notre jeunesse. Tout paraissait possible, brillait d'un éclat neuf, printanier, après l'hiver et la grisaille de nos premières années. Tout changeait à un rythme précipité et on attendait impatiemment l'apparition, aux devantures des librairies, des revues qui nous disaient, à tout le moins, qu'il se passait quelque chose qui nous concernait.

L'histoire ne se répète pas. L'épisode le plus noir de toute l'histoire humaine – le temps des loups – s'achevait lorsqu'on a commencé. À peine avons-nous pris conscience qu'une heure d'exception nous était réservée qu'elle était déjà du passé. Je ne sais de quel terme qualifier celle qui lui a succédé et à laquelle je ne vois pas de fin, sinon le krach financier ou le cataclysme écologique, heureux si l'on n'a pas les deux. Deux exemples – mais c'est le même – tirés, tout récemment, de deux petits voyages que j'ai faits, l'un en TGV, l'autre en avion. Près de moi, dans l'un et l'autre cas, deux jeunes femmes, vingt-cinq ans, lisent avec la même attention que nous portions aux revues de jadis un magazine intitulé *Oops*. Il présente, à chaque page, la photographie en couleur d'un présentateur de télévision, d'un sportif, d'un acteur, d'un chanteur de variétés, de la famille royale d'Angleterre. Je suis devenu un vieux monsieur, souffreteux, acrimonieux, j'en suis très conscient, et ne peux m'empêcher, avec ça, de penser que nous sommes tombés très bas si j'en crois la presse qu'on voit un peu partout, aujourd'hui, aux mains de la jeunesse.